

Stephen King

The Mist

(Brume)

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Serge Quadrupani*

Albin Michel

© Éditions Albin Michel, 1987, 2008 pour la présente édition.
pour la traduction française

La nouvelle *Brume* est parue sous le titre original *The Mist* dans le recueil :
SKELETON CREW (BRUME en français)

© Stephen King, 1985

G. P. Putnam's Sons, New York

Tous droits réservés, y compris de reproduction partielle ou totale,
sous toutes ses formes.

1. L'orage

Voici ce qui s'est passé. La nuit qui vit la fin de la pire vague de chaleur que le nord de la Nouvelle-Angleterre ait connue dans son histoire – la nuit du 19 juillet – fut aussi celle où toute la région du Maine occidental fut balayée par les plus épouvantables orages que j'aie jamais vus.

Nous habitons au bord de Long Lake et nous vîmes le premier orage s'abattre sur les eaux en progressant dans notre direction juste avant la tombée de la nuit. Tout au long de l'heure qui avait précédé, l'air était resté parfaitement immobile. Le drapeau américain que mon père avait planté sur notre hangar à bateaux en 1936 pendait mollement contre son mât. Même l'ourlet ne tressaillait pas. La chaleur était comme un objet massif, et elle semblait aussi profonde que les trous d'eau glauque qu'on trouve dans les carrières à l'abandon. Cet après-midi-là, nous étions allés nous baigner tous les trois mais l'eau n'apportait aucun soulagement à moins de s'aventurer très loin, là où c'est profond. Ni Steffy ni moi ne voulions aller là où c'est profond parce que Billy en était incapable. Billy a cinq ans.

Nous mangeâmes un dîner froid à 5 heures et demie, des sandwiches au jambon et de la salade de pommes de terre, sous la véranda qui fait face au lac. Mais nous n'avions guère d'appétit. Personne ne semblait avoir envie d'autre chose que de Pepsi – tenu au frais dans un seau rempli de glaçons.

Après dîner, Billy retourna faire l'acrobate sur les barreaux de la cage à singe. Nous restâmes là Steff et moi, parlant peu, à fumer en regardant, à travers le morne miroir du lac aux eaux mates, dans la direction de Harrison, sur la rive opposée. Quelques hors-bord passaient et repassaient en vrombissant. Là-bas, les conifères avaient l'air battus et poussiéreux. Vers l'ouest, d'énormes nuages s'amoncelaient, lentement, s'attroupant comme une armée. Des éclairs les zébraient. Chez Brent Norton, notre voisin, le poste de radio réglé sur la station dont l'émetteur coiffe le mont Washington envoyait un jet de parasites à chaque éclair. Norton était avocat dans le New Jersey et la maison qu'il possédait au bord de Long Lake n'était qu'un lieu de villégiature dépourvu de chauffage central et mal isolé. Deux ans plus tôt, nous nous étions affrontés autour d'une question de mitoyenneté qui nous avait menés devant le tribunal du comté. J'avais eu gain de cause. Norton prétendait qu'on m'avait donné raison parce qu'il n'était pas du coin. Nous n'avions guère de sympathie l'un pour l'autre.

Steff soupira et s'éventa les seins en agitant le plastron de sa robe. Je doutais un peu de l'effet rafraîchissant mais la vue en était bigrement améliorée.

- Ce n'est pas pour t'inquiéter mais on va avoir une drôle de tempête. Je sens que ça va cogner.

Elle me jeta un regard sceptique.

- C'était pareil hier soir et avant-hier soir, tu sais. Et les nuages se sont tout simplement dispersés.

- Pas ce soir.

- Tu crois ?

- Si les choses se gâtent, nous irons en bas.

- Jusqu'à quel point tu crois que ça peut se gêner ?

Mon père fut le premier à faire construire de ce côté du lac une maison destinée à être habitée toute l'année. Il était à peine plus qu'un gamin quand ses frères et lui érigèrent à l'emplacement de la maison actuelle une petite résidence d'été qu'en 1938 un ouragan détruisit entièrement, abattant jusqu'aux murs de pierre. Le hangar à bateaux fut le seul rescapé. Un an plus tard, il mettait en chantier la grande maison. Ce sont les arbres qui causent des dégâts quand le vent souffle très fort. Ils vieillissent et ne résistent pas aux bourrasques. C'est ainsi que la nature fait périodiquement le ménage.

- Je ne sais pas trop, dis-je, sans mentir. (Les récits du cataclysme de 1938 étaient les seuls exemples de ce genre que je connaissais.) Mais le vent qui vient du lac peut souffler à la vitesse d'un train rapide.

Billy revint un peu plus tard, pour nous annoncer que ça n'était pas amusant de grimper aux barreaux car il était « tout en nage ». Je lui ébouriffai les cheveux et lui tendis un autre Pepsi. Histoire de donner de l'ouvrage au dentiste.

Les nuages se rapprochaient, poussant le bleu devant eux. L'orage menaçait d'éclater d'un instant à l'autre. Norton avait éteint son poste de radio. Assis entre sa mère et moi, Billy regardait le ciel, fasciné. Le tonnerre grondait, le roulement s'éloignant à travers le lac et revenant en écho. Les nuages se

tordaient et s'enroulaient, tantôt noirs, tantôt violets, tantôt veinés et de nouveau noirs. Ils recouvraient peu à peu le lac et je distinguais une délicate membrane de pluie qui en descendait jusqu'à la surface de l'eau. Elle était encore loin. Pour l'instant, il devait pleuvoir à Bolster's Mills, peut-être même à Norway.

L'air commença à s'agiter, d'abord par saccades, soulevant le drapeau qui retombait ensuite. La température se rafraîchit puis se stabilisa, refroidissant d'abord la transpiration sur nos corps puis la changeant en glace.

C'est à ce moment-là que je vis le voile d'argent courir à travers le lac. Il masqua Harrison en quelques secondes puis se dirigea droit sur nous. Les hors-bord avaient quitté la scène.

Billy bondit de son siège, exacte réplique en miniature de nos fauteuils de metteur en scène, avec son nom inscrit sur le dossier.

– Papa ! Regarde !

– Rentrons, dis-je.

Je me levai et posai mon bras sur ses épaules.

– Mais tu as vu ça ? Qu'est-ce que c'est, papa ?

– Un cyclone. Il faut rentrer.

Steff me lança un bref regard étonné et dit :

– Viens, Billy. Fais ce que dit ton père.

Nous passâmes à l'intérieur par les portes de verre coulissantes qui donnent sur la salle de séjour. Je refermai la porte en la faisant glisser sur ses rails et m'arrêtai pour jeter encore un coup d'œil à l'extérieur. Le voile d'argent avait parcouru les trois quarts du chemin à travers le lac. Il s'était transformé en un tourbillon emballé entre le ciel noir et bas et la surface de l'eau, désormais couleur de plomb rayé de blanc chromé.

Le lac avait pris le visage menaçant de l'océan, de hautes vagues déferlantes projetaient des gerbes d'écume en se fracassant contre les pontons et les jetées. Au milieu, de gros moutons apparaissaient et disparaissaient au gré des rouleaux.

Il y avait quelque chose d'hypnotique à regarder le cyclone. Il était presque sur nous quand un éclair brilla d'un éclat si vif qu'il imprima tout sur mes yeux en négatif pendant les trente secondes suivantes. Le téléphone émit un petit *ding!* effarouché et je me retournai pour découvrir mon épouse et mon fils debout contre l'immense baie vitrée qui nous offre une vue panoramique du lac au nord-ouest.

Une vision d'horreur s'imposa à moi – du genre de celles qui sont je crois l'apanage des époux et des pères – : la baie vitrée explosant dans un bruit caverneux, décochant des éclats de verre effilés dans l'estomac dénudé de ma femme ou dans le visage et le cou de mon petit garçon. Les atrocités de l'Inquisition ne sont rien comparées au sort que nous sommes capables d'inventer à ceux que nous aimons.

Je les saisis fermement et les tirai en arrière.

– Qu'est-ce que vous faites là, bon Dieu ? Écartez-vous !

Steff me lança un coup d'œil étonné. Billy se contenta de me regarder comme s'il émergeait à peine d'un rêve.

Je les menai jusqu'à la cuisine et allumai la lumière. Le téléphone tinta de nouveau.

Puis le vent se leva. La maison était transformée en Boeing 747 prêt à décoller. C'était un sifflement strident qui enflait par moments en un rugissement grave et profond avant de se muer de nouveau en mugissement.

- Descendez au sous-sol, dis-je à Steff et je devais crier désormais pour me faire entendre.

Juste au-dessus de la maison le tonnerre cogna l'une contre l'autre deux planches gigantesques et Billy frissonna contre ma jambe.

- Tu viens aussi ! me lança Steff en réponse.

Je fis oui de la tête et les chassai du geste. Je dus détacher Billy cramponné à ma jambe.

- Va avec maman. Je vais chercher des bougies au cas où la lumière s'éteindrait.

Il partit avec elle et j'entrepris d'ouvrir des placards. C'est tout de même bizarre, les bougies. On les met de côté au printemps en prévision des coupures de courant que provoquent les orages de l'été. Et ça disparaît quand on en a besoin.

J'en étais à mon quatrième placard où je venais de retrouver les dix grammes d'herbe que Steff et moi avions achetés quatre ans plus tôt et que nous n'avions toujours pas fumés entièrement, le « dentier mécanique » de Billy provenant de la boutique de nouveautés, et les piles de photos que Steffy oubliait toujours de coller dans notre album. Je soulevai un catalogue puis jetai un œil derrière une de ces poupées fabriquées à Taiwan que j'avais gagnée à la foire de Fribourg en renversant des bouteilles de lait avec des balles de tennis.

Je trouvai les bougies derrière la poupée aux yeux vitreux. Elles étaient toujours enveloppées dans leur Cellophane. À l'instant où je refermai la main autour d'elles les lumières s'éteignirent. La seule électricité était désormais celle du ciel. La salle de séjour était éclairée par une succession d'éclairs blancs et violets, comme des flashes d'appareil photogra-

phique. J'entendis Billy qui éclatait en sanglots en bas puis Steff qui le rassurait à voix basse.

Il fallait que je regarde encore une fois dehors.

Le cyclone avait dû nous dépasser ou se calmer en atteignant la rive mais on n'y voyait toujours pas à vingt mètres, sur le lac. Il était complètement démonté. J'aperçus le ponton de quelqu'un – celui des Jasser, peut-être – qui filait sur l'eau, ses pilotis alternativement dressés vers le ciel et plongés dans les flots bouillonnants.

Je descendis au sous-sol. Billy courut vers moi et s'agrippa à mes jambes. Je le soulevai dans mes bras et le serrai contre moi. Puis j'allumai les bougies. Nous nous installâmes dans la chambre d'amis qui donnait sur le couloir menant à mon petit atelier, et demeurâmes là à nous regarder dans l'éclairage jaune et vacillant, en écoutant l'orage rugir et cogner contre notre maison. Au bout d'une vingtaine de minutes nous entendîmes un craquement terrible et un des grands pins s'abattit non loin. Puis il y eut une accalmie.

– C'est fini ? demanda Steff.

– Peut-être, dis-je. Peut-être pas pour longtemps.

Nous regagnâmes l'étage, chacun portant une bougie, tels des moines se rendant aux vêpres. Billy portait la sienne fièrement, en faisant bien attention. Porter une bougie, autrement dit *le feu*, était une affaire de la plus haute importance pour lui. Et du coup il avait moins peur.

Il faisait trop sombre pour voir les dégâts que l'orage avait faits autour de la maison. Billy aurait déjà dû être au lit mais aucun de nous ne suggéra de l'y mettre. Nous restâmes dans la salle de séjour à écouter le vent et à regarder les éclairs.

Une heure plus tard, l'orage reprit. Trois semaines durant la température avait tourné autour de trente-cinq degrés et six jours sur les vingt et un, la station météorologique de l'aéroport de Portland avait indiqué des températures de quarante degrés et plus. Drôle de temps. Et comme nous avions eu un hiver éprouvant et un printemps tardif, certains avaient ressorti une fois encore la sempiternelle histoire des effets à long terme de la bombe atomique. Et aussi, bien entendu, la fin du monde. La plus rabâchée de toutes.

Le second assaut ne fut pas aussi violent mais nous entendîmes le fracas de plusieurs arbres qui s'abattaient, affaiblis par la première charge. Alors que le vent commençait de nouveau à se calmer, l'un d'eux heurta lourdement le toit avec un bruit sourd, comme un poing s'abattant sur le couvercle d'un cercueil. Billy bondit et regarda le plafond avec inquiétude.

- Ça tiendra, va, lui dis-je.

Billy eut un sourire crispé.

Aux environs de 10 heures la dernière bourrasque arriva. Le vent ulula presque aussi fort que la première fois et on aurait dit que les éclairs nous entouraient. D'autres arbres tombèrent et il y eut comme un fracas de verre brisé, venant du bord de l'eau, qui fit pousser à Steff un cri plaintif. Billy s'était assoupi sur ses genoux.

- Qu'est-ce que c'était, David ?

- Le hangar à bateaux, je crois.

- Oh ! ce n'est pas vrai...

- Écoute, Steffy, j'aimerais autant retourner en bas.

Je pris Billy dans mes bras et me levai avec lui. Steff ouvrit de grands yeux effrayés.

- Il ne va rien nous arriver, David ?

- Non.
- Vrai ?
- Vrai.

Nous redescendîmes. Dix minutes après, au plus fort de la dernière bourrasque, il y eut une explosion de verre à l'étage - la baie vitrée. La vision que j'avais eue n'était pas si exagérée, en fin de compte. Steff, qui somnolait, s'éveilla avec un petit cri et Billy s'agita inconfortablement sur le lit de la chambre d'amis.

- La pluie va rentrer à l'intérieur, dit-elle. Les meubles seront fichus.

- On n'y peut rien. Et ils sont assurés.

- Qu'est-ce que ça change ? dit-elle d'un ton fâché, chargé de reproche. La commode de ta mère... le canapé neuf... la télé couleur...

- Chuuut, dis-je. Dors.

- Je n'y arrive pas, dit-elle, et cinq minutes plus tard, elle dormait.

Je restai encore éveillé pendant une demi-heure, en compagnie d'une bougie allumée, à écouter le tonnerre se répercuter de loin en loin. J'avais le sentiment qu'on serait nombreux le lendemain matin parmi les riverains à appeler l'agent d'assurances, que les tronçonneuses pétaraderaient alentour, les propriétaires des villas s'affairant à débiter les arbres qui s'étaient abattus sur leur toit ou avaient traversé leurs fenêtres, et que les camions de la compagnie d'électricité seraient de sortie.

L'orage faiblissait à présent sans aucun signe annonciateur d'un nouveau coup de vent. Je remontai au premier en laissant Steff et Billy sur le lit et regardai dans la salle de séjour. La porte de verre coulissante avait tenu bon mais à la place de

la baie vitrée il y avait un trou aux bords déchiquetés, garni du feuillage d'un bouleau. C'était la cime du vieil arbre qui flanquait l'accès extérieur du sous-sol d'aussi loin que je me souvienne. En regardant la cime entrée ainsi à l'improviste dans notre salle de séjour, je compris ce que Steff avait voulu dire en déclarant que ce n'était pas une question d'assurances. J'aimais cet arbre. Vétéran endurci de bien des hivers, il était le seul arbre, du côté où la maison donne sur le lac, que ma propre tronçonneuse eût épargné. Sur le tapis, de gros éclats de verre réfléchissaient en milliers de reflets la flamme de ma bougie. Je ne devrais pas oublier de prévenir Steff et Billy. Ils auraient intérêt à chausser leurs pantoufles pour venir ici. Ils aimaient bien se promener pieds nus le matin.

Je descendis. Nous dormîmes tous les trois dans le lit de la chambre d'amis, Billy entre Steff et moi. Je rêvai que je voyais Dieu traverser Harrison de l'autre côté du lac, un Dieu si gigantesque qu'au-dessus de la taille, son corps se perdait dans le bleu limpide du ciel. Dans le rêve, j'entendais le craquement sec des arbres qu'il fracassait en foulant pesamment les bois, dans lesquels il laissait l'empreinte de ses pas. Il faisait le tour du lac en direction de la rive de Bridgton, notre direction, et toutes les maisons, les villas estivales, les bungalows s'embrasaient et les flammes brillaient d'un éclat blanc et violet comme les éclairs. Et bientôt la fumée recouvrit tout. La fumée recouvrit tout comme de la brume.

2. Après l'orage. Norton. Un tour en ville

- **B** en dis donc, fit Billy.
- Debout près de la barrière qui sépare notre propriété de celle de Norton, il contemplait notre allée. Celle-ci fait trois cent cinquante mètres environ et se transforme en chemin de terre qui se transforme à son tour en route goudronnée au bout d'un kilomètre. C'est Kansas Road, une route à deux voies d'où l'on peut se rendre partout où l'on veut, du moment qu'il s'agit de Bridgton...

Je vis ce que Billy regardait et mon cœur se glaça.

- Ne t'approche pas plus, Billy. Tu es bien assez près comme ça.

Il ne chercha pas à en discuter.

Le temps était d'une clarté remarquable. Le ciel, toujours brumeux pendant la canicule, était redevenu d'un bleu profond, vif comme un ciel d'automne. Une légère brise faisait danser des taches de soleil dans l'allée, lui donnant un air guilleret. Non loin de l'endroit où se tenait Billy, un sifflement continu s'élevait du sol et là, dans l'herbe, il y avait quelque chose qu'on aurait pu prendre au premier abord pour un

nœud de serpents. Les lignes à haute tension reliées à notre maison étaient tombées dans un enchevêtrement inextricable à cinquante mètres de la maison en brûlant l'herbe à l'endroit de leur chute. Elles se tordaient nonchalamment et crachaient. Si l'herbe et les arbres n'avaient pas été aussi détrem-pés par les averses torrentielles, la maison aurait pu prendre feu. Mais l'herbe n'était calcinée qu'à l'endroit où les fils l'avaient touchée directement.

- Est-ce que ça pourrait électrocuter une personne, papa ?

- Oui. Ça pourrait.

- Qu'est-ce qu'on va faire pour ça ?

- Rien. Attendre les réparateurs.

- Quand est-ce qu'ils viennent ?

- Je ne sais pas. (Les gosses de cinq ans ont autant de ques-tions en réserve qu'il y a de gouttes d'eau dans la mer.) Ils doivent avoir beaucoup de travail ce matin. Tu viens avec moi jusqu'au bout de l'allée ?

Il fit quelques pas et s'immobilisa, surveillant avec inquié-tude le nœud de fils. L'un d'eux se souleva et se retourna lan-goureusement, comme s'il faisait signe d'approcher.

- Dis, papa, est-ce que l'électricité peut passer à travers la terre ?

Question pertinente.

- Oui, mais ne t'en fais pas. L'électricité est attirée par la terre, pas par toi, Billy. Rien ne t'arrivera si tu ne t'approches pas des fils.

- Attirée par la terre, murmura-t-il, puis il me rejoignit.

Nous partîmes main dans la main vers le bout de l'allée. C'était pire que ce que j'avais imaginé. Des arbres étaient tom-bés en travers de l'allée en quatre endroits différents : il y en

avait un petit, deux de taille moyenne et un vieux briscard qui devait bien faire un mètre cinquante de diamètre. De la mousse couleur de moisissure était incrustée dans le tronc comme un corset.

Des branches, dont certaines à demi dénudées, jonchaient le sol partout alentour. Nous repartîmes, Billy et moi, vers le chemin en jetant les plus petites branches dans les bois de chaque côté de l'allée. Cela me rappela une certaine journée d'été qui remontait à vingt-cinq ans peut-être ; je ne devais guère être plus âgé que Billy, à l'époque. Tous mes oncles étaient là et ils avaient passé la journée dans les bois munis de haches et de machettes, à défricher. Tard dans l'après-midi, tout le monde avait pris place autour de la table de pique-nique sur tréteaux qu'avaient alors mon père et ma mère, pour un repas monstre composé de hot dogs, de hamburgers et de salade de pommes de terre. La bière avait coulé à flots et mon oncle Reuben avait piqué une tête dans le lac avec tous ses vêtements, même ses baskets. Il y avait encore des biches par ici, à l'époque.

- Est-ce que je peux aller au lac, papa ?

Il en avait assez de lancer des branches et la meilleure chose à faire quand un petit garçon en a assez d'une occupation, c'est de le laisser passer à une autre.

- Bien sûr.

Nous regagnâmes ensemble la maison puis Billy partit sur la droite et contourna la maison en prenant soin de passer à distance respectable de l'amas de fils. Je tournai à gauche, pour aller chercher ma tronçonneuse dans le garage. Comme je l'avais prévu, je n'entendais d'un bout à l'autre que la chanson désagréable des tronçonneuses.

Je mis de l'essence dans le moteur, ôtai ma chemise et m'engageais dans l'allée quand Steff sortit. Elle regarda d'un air inquiet les arbres tombés en travers de l'allée.

- C'est catastrophique ?

- Je peux les débiter pour dégager. Et à l'intérieur ?

- Bah, j'ai retiré les morceaux de verre. Mais il va falloir que tu fasses quelque chose de cet arbre, David. On ne peut pas avoir un arbre dans la salle de séjour.

- Non, dis-je, j'imagine que non.

Nous nous regardâmes dans le soleil matinal et nous mîmes à rire. Je posai la tronçonneuse à mes pieds sur le ciment et l'embrassai, en lui saisissant fermement les fesses.

- Non, murmura-t-elle, Billy est...

Au même instant, il déboula au coin de la maison.

- Papa ! Papa ! Si tu voyais le...

Steffy vit les fils et lui cria de faire attention. Billy, qui en était encore loin, s'arrêta net et regarda sa mère comme si elle était devenue folle.

- Ça va, maman, dit-il du ton apaisant sur lequel on s'adresse aux vieillards séniles.

Il vint vers nous, démontrant à quel point il allait bien, et Steff se mit à trembler entre mes bras.

- Tout va bien, lui chuchotai-je à l'oreille. Il sait que c'est dangereux.

- Oui, mais des gens sont morts comme ça, dit-elle. On nous met constamment en garde, à la télé, contre les fils sous tension, des gens sont... Billy, rentre immédiatement à la maison !

- Oh, maman, s'il te plaît ! Je veux montrer le hangar à bateaux à papa !